

# *Libretto*



ARTHUR BERNÈDE

# BELPHÉGOR

roman

*Libretto*

Libella, Paris, 2019, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-36914-442-7

## NOTE DE L'ÉDITEUR

En 1919, le comédien René Navarre ainsi que les deux romanciers Arthur Bernède et Gaston Leroux s'associent pour fonder la Société des Cinéromans dont l'objet est de produire des films à épisodes (que l'on nommait alors *serials*) en étroite collaboration avec les journaux de l'époque : *Le Petit Parisien*, *Le Journal* et *L'Écho de Paris*.

Les scénarios, élaborés par les meilleures plumes du roman populaire de ce temps, sont transformés en roman, puis paraissent dans les journaux sous la forme d'un feuilleton en même temps que les épisodes sortent dans les salles de cinéma.

Bon nombre de ces films à épisodes sont désormais tombés dans l'oubli, et les romans du même nom n'ont malheureusement pas davantage résisté à l'épreuve du temps. Cependant, il en est un qui a su s'affranchir des modes pour atteindre un statut quasi mythologique. Il s'agit du volume que vous tenez entre vos mains, écrit par Arthur Bernède et porté à l'écran par Henri Desfontaines sous la forme d'un film divisé en quatre épisodes. Le succès est immédiat : le roman élaboré par Bernède lui-même à partir

de son scénario paraît dans *Le Petit Parisien* du 28 janvier 1927 au 28 mars de la même année. Tant sur les écrans que dans la presse, le succès est fulgurant. Le film bat des records d'entrées, les exemplaires du *Petit Parisien* s'arrachent... l'histoire du fantôme du Louvre tient en haleine la France entière...

Le roman sera réédité à maintes reprises jusqu'en 1949 avant d'être adapté une deuxième fois sous la forme de quatre épisodes, non plus pour le cinéma mais pour ce nouveau médium qui permet de toucher un plus grand nombre: la télévision. Claude Barma à la production et à la réalisation s'associe au scénariste Jacques Armand pour donner une nouvelle vie à ce roman et ils confient le rôle du mystérieux fantôme à la femme la plus envoûtante de l'époque: Juliette Gréco. Nous sommes en 1965 et le succès est si grand que pendant les quatre samedis du mois de mars de cette année-là, les salles de spectacle et de cinéma se vident de leurs spectateurs car chacun veut connaître le dénouement de ce suspense. Même Charles de Gaulle, président de la République, ne manque pas un seul volet de ce que l'on appelle encore «feuilleton» et non «série». Tous les ingrédients nécessaires au succès sont réunis. Les personnages, tout d'abord, jeunes héros courageux, vieille dame excentrique, commissaire de police tenace et femme fatale. De plus, la solide intrigue mêle la quête d'un trésor et les apparitions du fantôme...

Le succès du roman se trouve ravivé en 2001 lorsque le réalisateur Jean-Paul Salomé, associé aux scénaristes Danièle Thompson et Jérôme Tonnerre, confie le premier rôle à Sophie Marceau. Plus de trois millions de spectateurs iront voir cette nouvelle adaptation.

Le roman est alors réédité une nouvelle fois et remporte un succès massif. La création d'Arthur Bernède, par la force de son mystère et celle du cadre dans lequel l'intrigue se déploie, a largement dépassé l'époque de sa création.

Transition entre l'univers de l'écrit et l'avènement de celui de l'image, *Belphégor* d'Arthur Bernède est certainement l'un des derniers grands romans-feuilletons de la littérature populaire, désormais supplantée par les séries télévisées.





PREMIÈRE PARTIE  
LE MYSTÈRE DU LOUVRE



## I

### LA SALLE DES DIEUX BARBARES

– Il y a un fantôme au Louvre!

Telle était l'étrange rumeur qui, le matin du 17 mai 1925, circulait dans notre musée national.

Partout, dans les vestibules, dans les couloirs, dans les escaliers, on ne voyait que des gens qui s'abordaient, les uns effrayés, les autres incroyables, et s'empressaient de commenter l'étrange et fantastique nouvelle.

Dans la salle dite des «David», devant le célèbre tableau *Le Sacre de Napoléon*, deux gardiens discutaient avec animation.

Bientôt, les balayuses et les frotteurs qui, ce jour-là, n'accomplissaient que fort distraitement leur besogne, s'approchaient d'eux, afin d'écouter leur conversation, qui ne pouvait manquer d'être fort intéressante.

– Moi, je te dis que c'est un fantôme! scandait l'un des gardiens.

Et tandis que son collègue éclatait de rire et haussait les épaules, il martelait avec un accent de conviction sous lequel perçait un certain émoi:

– Gautrais l'a vu!... Et c'est pas un blagueur ni un

poltron!... Même qu'il est en train de faire son rapport à M. le conservateur!

C'était exact.

Dans le bureau de ce haut fonctionnaire, Pierre Gautrais, un grand gaillard solide, robuste, aux épaules carrées, à la figure franche et un peu naïve, déclarait à son supérieur, M. Lavergne, qui, assis devant sa table de travail et flanqué de son adjoint et de son secrétaire, l'écoutait d'un air bienveillant mais plutôt sceptique :

– Je l'ai vu comme je vous vois!... Je me laisserais plutôt couper la tête que de dire le contraire.

– Dites-moi, Gautrais... vous n'aviez pas bu un petit coup de trop? observa M. Lavergne.

– Oh! Monsieur le conservateur sait bien que je ne me grise jamais! protesta Pierre Gautrais.

– Alors, vous avez eu une hallucination.

– Oh! non, monsieur. J'étais bien réveillé, bien maître de moi. Je suis un ancien soldat, et je puis dire, sans me vanter, que je n'ai jamais eu peur, même lorsque, à Verdun, les marmites me tombaient sur la tête dru comme grêle... Eh bien! je n'hésite pas à vous avouer que, rien que de penser à ce que j'ai vu la nuit dernière, dans la salle des Dieux barbares... cela me fait courir un frisson dans le dos et dresser mes cheveux sur ma tête!

– Quelle heure était-il quand ce phénomène s'est produit? interrogea le conservateur adjoint.

– Une heure du matin, monsieur Rabusson, répliqua le gardien. J'étais en train de faire ma ronde dans les salles du rez-de-chaussée qui donnent sur le bord de l'eau, lorsque, tout à coup, en arrivant dans la salle des Dieux barbares, j'aperçois une forme humaine qui, enveloppée d'un suaire noir et coiffée d'une sorte de capuchon, me tournait le dos et se tenait debout auprès de la statue de Belphégor...

«Tout en dirigeant vers elle la lumière de mon falot, je

m'écrie : "Qui est là?..." Mais le fantôme, d'un bond prodigieux, se jette hors de la lumière de ma lanterne... À la clarté de la lune qui passait à travers les fenêtres, je le vois se faufiler entre deux rangées de statues et s'engouffrer dans la galerie qui conduit à l'escalier de la *Victoire de Samothrace*... Empoignant mon revolver, je m'élançai à sa poursuite... Je le rejoins au moment où, après avoir grimpé les marches, il atteignait le palier, et braquant sur lui mon arme, je lui ordonne : "Halte! ou je tire!" Mais à peine avais-je mis le doigt sur la détente que le fantôme faisait un bond de côté et disparaissait comme s'il s'était fondu dans les ténèbres... Affolé, je monte les degrés quatre à quatre, tout en déchargeant mon revolver... J'atteins le palier... Je cherche, avec mon falot, où pouvait bien se cacher mon lascar... Mais je ne découvre rien... J'examine le sol... Je palpe les murs qui portent les marques de mes balles... Toujours rien!... C'est à croire que le fantôme s'est volatilisé à travers les murs du palais... Voilà, monsieur, la vérité, toute la vérité, je vous le jure!»

Visiblement impressionné par la manifeste sincérité du gardien, excellent serviteur dont la bonne foi et le courage étaient au-dessus de tout soupçon, M. Lavergne regarda tour à tour ses deux collaborateurs qui ne semblaient guère moins troublés que lui par le récit qu'ils venaient d'entendre. Puis, se levant, il fit :

– Eh bien! nous allons voir... Suivez-nous, Gautrais.

Ils gagnèrent aussitôt la salle des Dieux barbares, où un groupe d'employés et d'hommes de service pérorait devant la statue de Belphégor. Dès qu'ils virent apparaître les nouveaux arrivants, tous s'empressèrent de déguerpir, à l'exception du gardien en chef, Jean Sabarat, sorte d'hercule aux proportions athlétiques, qui respirait à la fois la force, le calme et la bravoure.

Tout en relevant respectueusement sa casquette, Sabarat se dirigea vers son chef.

– Monsieur le conservateur, annonça-t-il, on vient de découvrir ici des traces suspectes.

Et il désigna le socle de la statue de Belphégor, dieu des Moabites, dont le masque grimaçant, déconcertant, énigmatique semblait contempler en ricanant les humains qui l’entouraient.

M. Lavergne s’approcha et examina avec attention le piédestal. Il portait des éraflures toutes fraîches, assez profondes, qui semblaient avoir été faites à l’aide d’un ciseau à froid. Troublé par cette découverte, le conservateur en chef reprit :

– Voilà qui n’est pas ordinaire ; et c’est à se demander si un cambrioleur ne s’est pas introduit dans le musée.

– Depuis le vol de *La Joconde*, observa M. Rabusson, de telles précautions ont été prises qu’il est impossible de pénétrer la nuit dans le Louvre.

Le secrétaire ajouta :

– Et même de s’y cacher avant la fermeture.

Grave, pensif, M. Lavergne décida :

– Je vais prévenir la police.

Déjà il s’éloignait avec ses collaborateurs. Mais Sabarat, saisi d’une idée subite, le rejoignit en disant :

– Monsieur le conservateur, si nous mêlons la police à cette histoire, le fantôme, si tant est que ce soit un fantôme, se gardera bien de paraître.

– Très juste...

– Aussi, je vous demande la permission de me cacher ce soir dans cette salle, et je vous garantis que si notre gaillard revient, je me charge de lui régler son compte.

– Qu’en pensez-vous, messieurs ? demanda M. Lavergne.

– Sabarat a raison, approuva M. Rabusson.

– Avec lui, on peut être tranquille, affirma le secrétaire.

– Eh bien ! c'est entendu, mon cher Sabarat. La nuit prochaine, c'est vous qui serez de garde !

Tous trois quittèrent la salle. Dès qu'ils eurent disparu, Gautrais s'approcha de Sabarat et lui demanda :

– Brigadier, voulez-vous que, cette nuit, je reste avec vous ?

– Je te remercie, mon vieux... mais ce n'est pas la peine !

– Pourtant, il me semble que je pourrais vous être utile.

– J'aime mieux être seul.

Gautrais connaissait l'entêtement de son collègue, un Basque, qui, par sa mère, avait du sang breton dans les veines... Il n'insista pas.

– Alors, bonne chance, brigadier, fit-il en lui serrant la main.

Et encore sous l'impression des événements auxquels il avait été mêlé, la nuit précédente, il s'en fut rejoindre sa femme, une bonne grosse commère, au visage un peu empâté, mais naturellement réjoui, et qui, anxieuse de savoir, l'attendait dans la grande cour du Louvre.

– Quoi de nouveau ? interrogea-t-elle.

L'air sombre, le brave Gautrais répliqua :

– Rien, Marie-Jeanne !... C'est-à-dire que si !... Sabarat a demandé à passer la nuit prochaine tout seul dans la salle des Dieux barbares. Je voulais veiller avec lui... mais il m'a envoyé promener...

– Il a bien fait.

– Pourquoi ?

– Parce que j'ai idée qu'il arrivera malheur à tous ceux qui s'occuperont de cette affaire.

– Allons donc ! Tu dis des bêtises...

– On verra bien ! Moi, mes pressentiments ne me trompent jamais.

Mme Gautrais avait raison... La comédie de la veille allait se transformer en un des drames les plus mystérieux

et les plus effrayants qui eussent jamais bouleversé l'opinion publique.

Lorsque le lendemain, dès la première heure, Gautrais, qui n'avait pas fermé l'œil, pénétra, le premier de tous, dans la salle des Dieux barbares, quel ne fut pas son effroi en découvrant, près de la statue de Belphégor, renversée de son socle sur les dalles, le corps inanimé de Sabarat.

Étouffant un cri d'angoisse et cherchant à surmonter la terreur qui s'était emparée de lui, Gautrais se pencha vers le malheureux. Bien qu'il ne portât aucune blessure apparente, le gardien en chef ne donnait plus signe de vie. Son revolver gisait près de lui, à portée de sa main crispée en un geste de suprême menace. Au comble de l'affolement, Gautrais se précipita dans la galerie voisine, appelant d'une voix de tonnerre :

– Au secours ! au secours !

Deux gardiens qui, eux aussi, venaient aux nouvelles, accoururent et s'empressèrent autour de Sabarat, qui, les yeux clos, exhala une faible plainte.

– Vivant !... Il est vivant ! s'exclama Gautrais.

Un de ses collègues, qui venait de soulever le blessé, s'écria, en montrant du doigt l'arrière de sa tête :

– Regardez... là !

Sabarat portait à la base du crâne une forte contusion qui avait dû être produite par un violent coup de marteau ou de massue. Gautrais, qui avait ramassé le revolver, en ouvrit le barillet. Les six cartouches étaient intactes. Tout en montrant l'arme à ses compagnons, il fit :

– Il a dû être surpris... Il n'a même pas eu le temps de se défendre !

À peine avait-il prononcé ces mots que Sabarat entrouvrit les paupières. On eût dit que ses yeux, déjà voilés par la mort, cherchaient à percer les ténèbres qui l'entournaient



de leur implacable linceul. Sa main, qui semblait avoir retrouvé un vestige de force, s'accrocha au bras de l'homme qui le soutenait. Ses lèvres s'agitèrent... Un soupir rauque et prolongé gonfla sa poitrine... Et d'une voix à demi éteinte, mais où tremblait encore un écho d'épouvante, il râla :

– Le fantôme!... Le fantôme!...

Un spasme suprême lui tordit les membres... Sa tête ballotta sur ses épaules... Une écume rougeâtre frangea sa bouche entrouverte...

Le gardien Sabarat était mort!

## II

### JACQUES BELLEGARDE

Le même soir, vers dix-sept heures, à la préfecture, tandis que M. Ferval, directeur de la police judiciaire, avait, dans son bureau, un important entretien avec M. Lavergne et son adjoint, une vive animation régnait dans la salle réservée aux informateurs judiciaires. Inutile d'ajouter qu'elle était provoquée par la nouvelle du drame qui, la nuit précédente, s'était déroulé au Louvre.

Tout en attendant le communiqué officiel, les représentants de la presse parisienne, auxquels s'étaient joints ceux des grands quotidiens de province, se livraient aux commentaires les plus variés et les plus contradictoires.

De bruyantes discussions s'engageaient. Les voix prenaient un diapason auquel n'étaient guère habitués les murs au papier vert sombre de cette pièce austère et réfrigérante, et, à plusieurs reprises, le garçon de bureau de service avait dû prier poliment ces messieurs de parler un peu moins

fort, observation dont il n'avait, d'ailleurs, été tenu aucun compte.

Assis un peu à l'écart, un jeune homme d'une trentaine d'années, au visage énergique, au regard intelligent et profond, aux allures sportives et élégantes, semblait ne prêter aucune attention au brouhaha qui l'entourait.

Jacques Bellegarde, le brillant rédacteur du *Petit Parisien*, que ses reportages en France et à l'étranger avaient rendu presque célèbre, appartenait, en effet, à cette race de journalistes qui parlent peu, agissent beaucoup et pensent davantage. Se méfiant de son imagination, qu'il avait très vive, procédant beaucoup plus par analyse que par synthèse, très prudent dans ses déductions, et conservant toujours, dans l'exercice de ses délicates fonctions, un parfait bon sens, en même temps qu'une entière maîtrise de lui-même, il avait pour principe de ne jamais s'emballer et d'étudier à fond tous ses sujets.

Ayant une prédilection toute particulière pour tous les cas difficiles, le mystère du Louvre, bien qu'il n'en connût encore rien de plus que ses collègues, avait immédiatement éveillé son intérêt.

Aussitôt, et nous verrons par la suite combien il avait deviné juste, il s'était dit que cette affaire, qui débutait d'une façon si étrange, était appelée à un grand retentissement... et il s'était mis en tête d'élucider ce troublant mystère, en marge de la police.

Avant d'entrer en campagne, Bellegarde avait tenu à venir, lui aussi, aux renseignements, et il attendait patiemment les événements lorsqu'un de ses collègues, un gros gaillard à la figure rubiconde, mais au caractère grincheux, que ses camarades avaient surnommé l'«Amer Menthe», s'approcha de lui et, lui frappant cordialement sur l'épaule, fit :

– Eh bien ! l'as des as, qu'est-ce que tu penses de cette histoire ?

- Rien encore.
- Allons donc!...
- Et toi?

- Moi, ça m'embête! déclara le collègue de Bellegarde. Les crimes, ça me va guère... D'abord, ça me donne des idées noires; et puis, ça me force à trotter à toute heure du jour et de la nuit dans des endroits impossibles, au risque d'attraper un rhume ou une congestion. Moi j'aime mieux un voyage présidentiel ou une exposition. C'est plus pépère!...

- Chacun son goût! ponctua Bellegarde, avec un fin sourire.

- Ça te passionne, toi, ces machines-là?
- Pourquoi pas?

- Toi! fit "Amer Menthe", avec une mine dédaigneuse, tu finiras dans la peau d'un romancier populaire.

Bellegarde allait répliquer; mais une porte s'ouvrit, livrant passage à M. Lavergne et à M. Rabusson. Tous se précipitèrent vers les deux fonctionnaires, les harcelant de questions.

- Messieurs, je vous en prie! supplia M. Lavergne, en cherchant à se dégager.

Et, désignant à ses assaillants un homme d'une quarantaine d'années, de taille moyenne, à la moustache taillée à l'américaine, aux yeux perçants, et qui, surgissant tout à coup du bureau du directeur de la police, considérait l'assistance d'un regard aigu, sous lequel perçait une sourde hostilité, il ajouta :

- Voici M. Ménardier, un de nos meilleurs inspecteurs, qui a précisément la mission de rechercher l'assassin de ce pauvre Sabarat. Sans doute pourra-t-il vous renseigner mieux que nous?

Aussitôt les informateurs, abandonnant M. Lavergne, entourèrent Ménardier. Déjà plusieurs d'entre eux, sortant

leurs carnets de leur poche, s'apprêtaient à prendre des notes. Mais, d'un ton incisif, M. Ménardier déclara, au milieu d'un silence qui s'était établi comme par enchantement :

– Messieurs, je n'ai rien à vous dire ! – un murmure de protestation s'éleva, dominé aussitôt par la voix tranchante de l'inspecteur qui, se retournant vers le conservateur et son adjoint, ajouta : ... et je serai reconnaissant à ces messieurs de bien vouloir adopter la même attitude.

De nouveaux murmures éclatèrent. Mais Jacques Bellegarde, s'avançant vers le limier, lui dit d'un ton de courtois reproche :

– Vous n'êtes guère aimable pour la presse, monsieur Ménardier...

L'inspecteur répliqua nerveusement :

– Dans cette affaire plus qu'en toute autre, une discrétion absolue est nécessaire.

– Cependant...

– Excusez-moi, messieurs, je fais mon métier.

Avec un sourire plein de finesse, Bellegarde répliqua :

– Et moi aussi, je vais tâcher de faire le mien.

Sans insister, Ménardier s'esquiva, entraînant avec lui M. Lavergne et son adjoint. Le reporter du *Petit Parisien*, laissant ses confrères manifester bruyamment le mécontentement que leur causait l'attitude du policier, gagna aussitôt le dehors. Il se heurta presque à l'inspecteur qui, arrêté sur le trottoir avec les deux fonctionnaires, leur recommandait une dernière fois d'observer la plus prudente réserve. À la vue du journaliste, Ménardier fronça le sourcil.

– Rassurez-vous, mon cher, lança Bellegarde, je n'ai nullement l'intention de vous suivre ! – et il ajouta avec une légère pointe d'ironie : Je crois même pouvoir vous affirmer que je vais prendre une route tout à fait différente de la vôtre.

Il s'éloigna, après avoir poliment soulevé son chapeau.

– Ce lascar-là, grommela le limier, avec un accent de mauvaise humeur, j’aimerais mieux le savoir aux cinq cents diables !

– Sans doute, reprit M. Lavergne, redoutez-vous qu’il n’en raconte trop long et ne donne ainsi l’éveil au coupable ?

– Ce n’est pas cela ! fit Ménardier, avec un accent de franchise spontanée – et il ajouta d’un ton inquiet : J’ai surtout peur qu’il me grille !

Après avoir en vain tenté de pénétrer au Louvre, dont une consigne formelle fermait, jusqu’à nouvel ordre, les portes au public, Jacques Bellegarde s’était décidé à regagner à pied *Le Petit Parisien*. Il avait pour principe, lorsqu’il se trouvait en face d’un cas embarrassant, non point de s’isoler dans le calme de son bureau, mais de marcher à travers les artères les plus animées de la capitale. Contrairement à tant d’autres, le mouvement, le bruit de la rue, loin de le distraire, rendaient plus apte son cerveau à saisir au vol et à classer les pensées qui s’y entrecroisaient dans le premier tumulte des discussions qu’il se livrait à lui-même.

Après avoir longé la rue de Rivoli et s’être engagé sur le boulevard Sébastopol, il se disait, tout en cheminant :

« Je me fais l’effet d’un romancier qui se trouverait en face d’une page blanche, avec un unique point de départ, fort captivant, certes, mais dont il ignorerait encore le développement et la fin. En effet, le problème se pose ainsi : “Une nuit, au Louvre, un gardien, en faisant sa ronde, croit apercevoir un fantôme qui s’enfuit à sa vue. Il s’élançait à sa poursuite, tire sur lui plusieurs coups de revolver... Et le fantôme s’évanouit dans les ténèbres.”

« Ce n’est déjà pas trop mal, et ce n’est pas tout !...

« Le lendemain, un autre gardien, qui s’est offert la fantaisie de passer la nuit tout seul dans la salle où est apparu le fantôme, est trouvé assommé au pied de la statue

renversée du dieu Belphégor, dont le socle porte, d'après le peu que j'ai pu savoir, des traces d'éraflures...

« Quel est ce mystérieux et terrible assassin?... Comment et dans quel dessein s'est-il introduit dans le musée? Pourquoi s'est-il attaqué à la statue de ce brave Belphégor, qui, sans aucun doute, ne lui avait fait aucun mal?... Pour l'emporter?... Heu! Cela me paraît à la fois bien difficile et fort peu vraisemblable... Alors?...

« Alors, allumons une cigarette. »

Bellegarde tirait de la poche de son veston un étui en argent, dont il allait extirper une savoureuse abduallah<sup>1</sup>, lorsqu'il se vit tout à coup environné par une bande de camelots qui criaient la troisième édition d'un journal du soir. La foule s'en arrachait les exemplaires et en attaquait aussitôt la lecture avec un intérêt qui se lisait sur tous les visages. Il était évident que l'affaire du Louvre passionnait le public. Le reporter s'empressa, lui aussi, d'acheter un numéro. Il le parcourut rapidement. Il n'en apprit rien qu'il ne sût déjà. Et, aussitôt, il reprit sa route tout en continuant son monologue mental, lorsqu'un peu avant d'arriver aux grands boulevards, il se heurta à un rassemblement assez nombreux de badauds arrêtés devant la terrasse d'un café et écoutant les vociférations d'un haut-parleur de T.S.F. qui, placé au-dessus de la porte d'entrée de l'établissement, commentait, sur un ton tragique, l'assassinat du gardien Sabarat.

Tout à coup, une commère qui, un filet de provisions à la main et le visage congestionné d'émotion, absorbait, le nez en l'air, ce récit sensationnel poussa un hurlement d'effroi, et, désignant du doigt le pavillon d'où s'échappait le récit de ce crime épouvantable, elle s'écria :

– Le fantôme... je l'ai vu là, dans le truc!

Des rires fusèrent. Jacques Bellegarde, qui s'était approché,

1. De Abdulla, une ancienne marque de cigarettes.

partageait l'hilarité générale, lorsque son attention fut attirée par une délicieuse jeune fille dont la sobre et gentille élégance, le profil charmant, la blondeur dorée et le visage tout de grâce spirituelle et de malicieuse gaieté, en faisait le type de la vraie Parisienne.

Autour d'eux, des colloques s'engageaient :

– Moi, clamait un petit trottin, je vous dis que c'est un fantôme !

– Moi, répliquait un vieux monsieur, l'air indigné, je vous dis que c'est un voleur !

Un voleur !... un fantôme !... Un fantôme !... un voleur !... ces deux mots se croisaient en un choc de dispute qui commence.

Alors, s'adressant à la jeune fille que, depuis qu'il l'avait remarquée, il n'avait pas quittée des yeux, le reporter fit, d'une voix aimable :

– Et vous, mademoiselle, qu'est-ce que vous en pensez ?

– Vous êtes trop curieux, monsieur Bellegarde, répondit la jolie inconnue.

Le journaliste demeura tout interloqué. En effet, bien qu'il pût se vanter, à juste titre, d'avoir une infailliable mémoire des physionomies, il ne se souvenait pas d'avoir jamais rencontré cette ravissante personne. Alors, comment le connaissait-elle ? Le désir de savoir l'engagea même à emboîter le pas à son exquise interlocutrice. Bien qu'elle eût pris sur lui une certaine avance, il ne tarda pas à la rejoindre. Et, tout en soulevant son chapeau, il allait lui adresser la parole, lorsqu'elle se retourna... Son joli visage n'exprimait aucune indignation, aucun courroux, mais il révélait une si pudique réserve, et son regard exprimait une invitation au respect si éloquente, que Bellegarde eut l'intuition qu'en lui adressant la parole il se rendrait coupable d'un manque de tact impardonnable. Et après s'être contenté d'accentuer la déférence de son salut, il laissa

s'éloigner la jolie Parisienne, tout en suivant des yeux son exquise silhouette, qui se perdit bientôt dans le tohu-bohu des grands boulevards.

Un peu pensif, et sous le charme presque inconscient de cette première rencontre, aussi brève qu'inattendue, Bellegarde s'engagea dans le boulevard de Strasbourg, obliqua rue d'Enghien, et regagna *Le Petit Parisien*. D'un pas rapide, il escalada l'escalier à rampe en fer forgé, traversa le hall monumental, prit place dans l'ascenseur, s'arrêta à l'étage de la rédaction et pénétra dans son bureau. Après avoir pris connaissance de son courrier, il s'installa à sa table, réfléchit quelques instants, puis, s'armant de son stylo, il rédigea avec une facilité surprenante et sans la moindre rature, d'une haute écriture large, un peu gothique, et aussi lisible que des caractères d'imprimerie, un article qui se terminait ainsi :

S'agit-il d'un criminel isolé ou bien est-ce un nouvel exploit de cette bande internationale qui a déjà opéré dans un musée d'Italie? Nous ne tarderons pas à le préciser. En tout cas, nous pouvons affirmer qu'il n'y a pas eu de fantôme au Louvre, mais un voleur doublé d'un assassin...

Et il allait apposer sa signature au bas de ces lignes, lorsqu'on frappa à sa porte. C'était un garçon de bureau qui lui apportait un pneumatique que Bellegarde s'empressa de décacheter.

Comme il le parcourait, il ne put retenir un cri de surprise. Voici en effet, ce que contenait le petit bleu :

Je vous préviens que si vous continuez de vous occuper de l'affaire du Louvre, je n'hésiterai pas à vous envoyer rejoindre le gardien Sabarat.

BELPHÉGOR



– Belphégor!... fit Jacques, surpris. Ah çà! Qu'est-ce que cela signifie?

À peine avait-il prononcé ces mots, que la sonnerie de son téléphone faisait entendre un appel strident et répété. Bellegarde s'empara du récepteur. Une voix vibrante dans l'appareil... une voix de femme impatiente, nerveuse :

– C'est toi, mon Jacques?... Allô... c'est moi, Simone.

– Tu vas bien, mon petit? fit le reporter sans enthousiasme.

– Allô! tu m'entends?... Je te rappelle que je réunis ce soir quelques amis. Je compte absolument sur toi!

Visiblement agacé, Bellegarde objecta :

– C'est que je suis très pris... Cette affaire du Louvre...

– Quelle affaire?

– Ah! tu n'es pas au courant?... Eh bien! lis demain *Le Petit Parisien*.

– Alors, tu viens?... supplia presque la voix inquiète.

– Si je peux... je te le promets, répliqua le reporter.

– Tu le pourras, si tu le veux.

– De toute façon, je ne serai chez toi qu'assez tard.

– Entendu... pourvu que tu viennes!... Alors à tout à l'heure, mon chéri.

– À tout à l'heure.

Bellegarde raccrocha l'appareil. Ce coup de téléphone l'avait rendu soucieux. Une grande lassitude morale semblait s'être emparée de lui. Il eut un bref mouvement d'épaules, comme s'il voulait, d'instinct, se débarrasser d'un poids qui lui pèserait trop lourdement. Puis, d'un geste nerveux, il s'empara de l'étrange message qu'il venait de recevoir et se mit à le relire attentivement... répétant tout haut ces derniers mots : «Je n'hésiterai pas à vous envoyer rejoindre le gardien Sabarat. Belphégor.»

Alors, tandis qu'une flamme d'audace illuminait ses yeux, le jeune journaliste s'écria :

– Eh bien ! seigneur Belphégor, j'accepte le défi, et nous verrons bien lequel de nous deux sera le plus fort !

### III

#### SIMONE DESROCHES

Le même soir, vers onze heures, une file d'autos de maîtres, auxquelles se mélangeaient quelques rares et modestes taxis, stationnait rue Boileau, à Auteuil, près d'un hôtel particulier, à l'architecture très moderne. De nouvelles voitures ne cessaient d'arriver, amenant de nombreux invités. Ceux-ci, après être entrés dans la maison et avoir remis leurs manteaux et leurs chapeaux au vestiaire, au lieu de pénétrer dans les salons, d'ailleurs plongés dans l'ombre, longeaient, sous la conduite de valets de chambre en impeccable livrée, la longue galerie qui desservait tout le rez-de-chaussée, traversaient un petit jardin très ombragé, et pénétraient dans un vaste atelier dont la décoration n'était pas sans évoquer le souvenir des manifestations les plus outrancières de feu l'exposition des Arts décoratifs.

À la clarté discrète de lampes voilées, on distinguait dans cette pièce, encombrée de divans profonds et de sièges aux formes cubiques, une foule qui, dès le premier abord, semblait singulièrement mélangée : inévitables snobs, toujours prêts à s'enthousiasmer de ce qui ennueie les uns, et à déclarer « infect » ce qui plaît aux autres ; vieilles dames aux cheveux coupés à la Ninon et même à la garçonne ; jeunes bohèmes des deux sexes accourus de *La Rotonde*, et du *Dôme* de Montparnasse ; rimailleurs faméliques échappés du *Lapin agile* de Montmartre ; rares gens du monde authentiques, qui

semblaient déjà regretter de s'être fourvoyés, par curiosité, dans ce milieu vraiment par trop original.

Une vive lueur qui provenait d'un plafonnier invisible éclaira tout à coup, dressée debout sur une estrade aux tentures sombres, une jeune femme d'une remarquable beauté. Drapée dans une sorte de péplum blanc qui laissait apparaître ses épaules de marbre et ses bras magnifiques, on eût dit une fée shakespearienne, s'évadant tout à coup de la nuit.

C'était la maîtresse de la maison, Mlle Simone Desroches, jeune déesse mondaine, qui s'apprêtait à déclamer sa dernière œuvre devant ses amis. Tout d'abord, elle promena ses grands yeux sur ses invités, tous figés en une attitude dévote. Son regard s'arrêta un moment sur la porte d'entrée, comme si elle n'attendait plus que quelqu'un, qu'elle avait hâte de voir, pour attaquer les premières strophes de son poème. Mais la porte demeurait obstinément close... Simone ne put réprimer un léger soupir. Cependant, comprenant, au frémissement qui courait parmi l'assistance, que l'on commençait à trouver un peu trop long ce silence préparatoire, Simone attaqua d'une voix harmonieuse :

## LES FLEURS DU MENSONGE

### Ode symphonique

Et, sur un ton de mélodie, elle poursuivit, en appuyant chaque mot et en scandant chaque syllabe :

*Mon âme est une forteresse  
Dont j'ai fait le jardin de mon cœur.  
Mon cœur est le jardin terrestre  
Où s'étiolent d'étranges fleurs...*

Laissons la poétesse infliger à ses hôtes un long supplice que nos lecteurs ne nous pardonneraient pas de leur faire

partager... et ne nous occupons plus que de la femme, d'ailleurs captivante entre toutes, qu'était Simone Desroches.

Unique enfant d'un banquier de Paris très connu, elle avait perdu sa mère de bonne heure. Son père, entièrement absorbé par ses affaires, avait dû confier l'éducation et l'instruction de sa fille à une institutrice d'origine scandinave, Mlle Elsa Bergen, qui, tout en meublant l'esprit de son élève des connaissances les plus étendues et en développant ses réelles aptitudes artistiques, n'avait pas su lui inspirer les principes qui eussent fait d'elle une vraie jeune fille.

D'un caractère indépendant et d'un esprit romanesque, à la mort de son père, qui était survenue très peu de temps après sa majorité, Simone avait décidé de vivre sa vie. À la tête d'un héritage que l'on disait considérable, elle avait acheté cet hôtel d'Auteuil, où elle s'était installée avec Elsa Bergen, qui, grâce à l'ascendant qu'elle avait pris sur son ancienne pupille, avait réussi à se faire attacher à elle en qualité de dame de compagnie.

Alors, Simone, qui se croyait une grande poétesse, avait réuni autour d'elle une cour d'admirateurs, subjugués par sa beauté, ou simplement attirés par l'appât de sa fortune. Parmi eux, on remarquait un certain Maurice de Thouars, fils de famille décaqué, qui représentait une marque d'automobiles, toujours à court de capitaux. Très beau, très sportif, véritable don Juan de dancing et de bar, et, par conséquent, très infatué de sa personne, il s'était vite convaincu qu'il n'avait qu'un mot à dire pour que la belle Simone tombât dans ses bras.

À son vif désappointement, celle-ci lui avait déclaré :

– Je ne veux pas plus d'un mari que d'un amant. J'entends rester moi-même et ne pas m'embarrasser d'entraves qui me coûteraient ma liberté.

Mais elle avait compté sans l'amour, qui ne devait pas tarder à s'emparer victorieusement, tyranniquement de son

âme. Simone Desroches, trois mois après, était devenue l'esclave de son cœur. La forteresse s'était laissé prendre, et c'était Jacques Bellegarde qui en était le vainqueur.

Ils s'étaient rencontrés en Syrie, où Simone excursionnait, et où Bellegarde se trouvait en tournée de reportage. Ils avaient d'abord vécu en camarades. Mais bientôt l'atmosphère, le décor, quelques aventures pittoresques et même corsées, au cours desquelles le jeune journaliste eut l'occasion de donner la mesure de sa vive intelligence, de son adresse et de son courage, avaient eu raison de ses principes de poétesse; et elle s'était donnée à Jacques avec la même ardeur qu'elle avait mise à se défendre contre les attaques de ses autres soupirants.

Mais, dès leur retour à Paris, Simone s'était montrée une compagne tellement inquiète, jalouse et tyrannique, qu'elle en était arrivée à refroidir et même presque à éteindre le sentiment très vif et très sincère qu'elle avait inspiré au reporter.

Celui-ci, soucieux avant tout de conserver intacte sa dignité d'homme et de remplir consciencieusement ses obligations professionnelles, ne supportait plus qu'avec peine l'esclavage dans lequel Simone voulait l'asservir. Elle, au contraire, s'était attachée de plus en plus à lui. Elle rêvait même de mariage... Il refusa. Elle était riche. Lui n'avait que son talent pour toute fortune. Alors, ce furent des drames, des scènes, des reproches, des prières, qui excédaient Bellegarde. Il songea à la rupture. Seule une crainte l'arrêta: celle que Simone, dans l'exaspération de son désespoir, ne cherchât à se tuer, ainsi qu'elle l'en avait plusieurs fois menacé.

Et voilà pourquoi, bien qu'il éprouvât, surtout après le mystérieux billet signé Belphégor, le besoin de se recueillir au moment où allait s'engager entre le fantôme du Louvre et lui un duel qu'il pressentait implacable, il avait décidé

d'aller faire acte de présence chez Simone, quitte à filer à l'anglaise si la séance se prolongeait trop avant dans la nuit.

Lorsqu'il pénétra dans l'atelier, Simone achevait son ode symphonique, au milieu des acclamations frénétiques et des cris pâmés de son entourage. Dès qu'elle aperçut Jacques, son visage se colora d'une expression de joie que tous attribuèrent au plaisir et à la fierté que lui causait son triomphe. En réalité, peu lui importaient ces bravos, ces cris d'admiration, ce concert d'éloges... Maintenant qu'il était là, elle ne voyait plus que lui, et c'est vers lui seul qu'elle voulait aller, à lui seul qu'elle voulait être.

Mais le flot de ses invités la pressait, l'emprisonnait... l'étouffait... Des esthètes voulaient lui baiser les mains. Le baron Papillon, le riche collectionneur et la baronne, aussi snobs que riches et aussi sots que vains, proféraient, lui d'une voix de basse profonde, elle d'un ton criard et suraigu de soprano léger, des louanges qui tendaient à prouver qu'ils étaient aussi connaisseurs en poésie qu'en bibelots. Le beau Maurice de Thouars, qui avait réussi à s'approcher de l'artiste, s'apprêtait à lui adresser ses plus chaleureux compliments, mais Simone, qui avait réussi à échapper à la cohue bourdonnante, le repoussait en disant :

– Je vous en prie... Laissez-moi... je n'en puis plus! Je suis brisée! – et rejoignant vite Jacques Bellegarde, elle lui tendit la main, tout en disant d'une voix mourante: Ah! vous voilà, vous... Enfin! – puis, tout en le regardant longuement d'un air de tendre reproche, elle ajouta tout bas: Pourquoi viens-tu si tard?

– Je n'ai pas pu...

– Tu vas rester?

– C'est impossible... cette affaire du Louvre...

– Un prétexte...

– Je t'assure que c'est très sérieux. Laisse-moi te raconter.

– C'est inutile...

- Pourquoi?
- Je préfère t'épargner un mensonge.
- Tu verras demain dans les journaux...
- Je ne lis jamais les journaux.

Des domestiques apportaient sur des plateaux des rafraîchissements vers lesquels se ruaient les invités, qui n'étaient pas tous des gens d'une éducation parfaite.

La poétesse et le reporter continuaient à s'entretenir à voix basse. Maurice de Thouars, qui les observait avec une expression de jalousie mauvaise, se dirigea vers une femme d'une cinquantaine d'années, aux cheveux presque blancs, au visage naturellement sévère, et qui, dès le début de la soirée, affectait de se tenir discrètement à l'écart. C'était Elsa Bergen, la demoiselle de compagnie de Simone.

Tout en lui désignant, d'un coup d'œil significatif, les deux amoureux, M. de Thouars lui murmura, non sans une certaine amertume :

– Toujours aussi toquée de ce journaliste?

– Ne m'en parlez pas! répliqua Elsa Bergen d'un air pincé. Elle veut l'épouser.

Le beau Maurice eut un léger sursaut. La Scandinave reprit :

– Mais... il refuse. Il prétend qu'elle est trop riche pour lui – puis elle ajouta sur un ton de confiance: Je crois plutôt qu'il en a assez...

– Le fait est qu'ils ont l'air de se disputer ferme.

– Elle lui fait encore une scène.

– Elle est terrible.

– Il finira par se lasser, prédit Mlle Bergen.

– Tant mieux! fit Maurice de Thouars avec un inquiétant sourire.

Un virtuose à l'air grave et ennuyé venait de s'installer devant un grand piano à queue de concert. Et projetant d'un air inspiré ses dix doigts sur le clavier, il fit résonner un

accord dont la dissonance eut le don d'imposer silence à tous et de figer chacun à sa place. Le baron Papillon, assourdi par ce tapage, s'approcha de Simone, et lui demanda :

– Quel est ce virtuose ?

Profitant que l'attention de Mlle Desroches était distraite par le riche collectionneur, Jacques Bellegarde s'esquiva rapidement, et lorsque Simone se retourna, elle le vit franchir le seuil de la porte. Un cri faillit lui échapper. Mais elle se contint. Deux perles au bord de ses cils révélèrent seulement la grande douleur qui était en elle. Alors, tandis que le pianiste continuait le fracas de son tonnerre inharmonieux, la jeune poétesse s'assit tristement sur un siège et se cacha la figure entre les mains.

– Quelle artiste ! murmura M. Papillon en désignant Simone à sa femme.

– On dirait qu'elle pleure, fit la baronne.

Simone pleurait en effet, mais ce n'était pas l'émotion artistique qui lui arrachait des larmes, c'était son amour en détresse... son rêve brisé.

Jacques Bellegarde avait regagné aussitôt son petit rez-de-chaussée de l'avenue d'Antin et, après une nuit de repos bien gagné, et même une assez grasse matinée, il s'était levé très en forme et prêt à reprendre son enquête. Comme il passait de son cabinet de toilette dans sa chambre, il aperçut, assise dans un fauteuil et lisant *Le Petit Parisien*, sa femme de ménage, qui n'était autre que Marie-Jeanne, l'épouse légitime de Pierre Gautrais, le gardien du Louvre. Plongée dans sa lecture, Marie-Jeanne ne l'avait pas vu venir. Pendant un instant, il la regarda d'un air amusé. Puis, tout à coup, il frappa dans ses mains.

La plantureuse commère eut un cri de surprise et de frayeur.

– Le fantôme ! – mais reconnaissant le journaliste, elle fit, la main sur son cœur, comme pour en comprimer les



battements : Excusez-moi, monsieur Jacques, j'étais en train de lire votre article... Il est rudement tapé !

Et, tout en déposant le journal sur la table, elle allait se retirer, mais Jacques la rappela.

– Un mot, madame Gautrais.

– À votre service, monsieur Jacques, fit la brave femme en se rapprochant.

Bellegarde réfléchit quelques secondes, puis reprit :

– Pouvez-vous me rendre un grand service ?

– Avec plaisir, monsieur Jacques, vous êtes si gentil pour moi ! C'est grâce à vous si je vais parfois au théâtre presque à l'œil, et à la Chambre des députés sans rien payer du tout... Aussi croyez que si c'est en mon pouvoir...

D'un geste amical, le reporter arrêta le flot de paroles qui menaçait de le submerger. Puis, l'air grave et pesant bien chaque mot, il fit :

– Il faut que votre mari m'aide à me cacher ce soir dans la salle des Dieux barbares.

– Diable!... s'écria Marie-Jeanne. Ça ne va pas être commode.

Jacques insista :

– Mais si, voyons...

– Je veux bien essayer, seulement...

Une sonnerie électrique vibra dans l'antichambre.

– Allez voir, ordonna le journaliste. En tout cas, je n'y suis pour personne !

La femme de ménage s'en fut, pour revenir presque aussitôt, annonçant d'un air d'hostilité :

– C'est encore elle !

Jacques eut un geste d'agacement.

– En voilà un crampon ! souligna Marie-Jeanne.

Et, comme Bellegarde, nerveusement, écrasait dans un cendrier la cigarette allumée qu'il tenait à la main, elle demanda :

– Faut-il lui dire que vous n’êtes pas là ?

– Non ! répliqua Jacques. Elle serait capable de m’attendre dans la rue. Faites-la entrer dans mon bureau.

Lorsque Marie-Jeanne eut disparu, le reporter grommela entre ses dents :

– Cette femme me rend la vie intenable... Cela ne peut pas durer !

Et après avoir arpenté deux ou trois fois sa chambre, cherchant le moyen de rompre avec Simone sans trop de tracas, il ouvrit la porte qui donnait dans son cabinet de travail. Mlle Desroches, qui semblait émue, angoissée, s’en fut vers lui, et, tirant brusquement un billet de son sac, elle le tendit au journaliste, en disant d’une voix tremblante :

– Voici ce que je viens de recevoir !

Jacques prit le message et lut :

Mademoiselle,

Je sais combien vous vous intéressez à M. Jacques Bellegarde... Aussi, je vous conseille vivement d’user de toute l’influence que vous avez sur lui pour l’empêcher de s’occuper plus longtemps de l’affaire du Louvre. Sinon, il est condamné.

BELPHÉGOR

– Pas possible ! fit le reporter en affectant de sourire.

– Je t’en supplie, s’écria Simone, renonce à cette enquête.

– Tu es folle ! riposta Jacques.

– Tu ne m’aimes plus !... haleta la jeune femme.

Et elle se laissa tomber sur un siège, les épaules secouées par de douloureux sanglots. Bellegarde, gêné, se rapprocha d’elle. Puis, avec plus de douceur, il lui dit :

– Voyons, sois raisonnable !

Être raisonnable, n’est-ce pas demander l’impossible

à une amoureuse?... N'est-ce pas surexciter, exaspérer le déchaînement de ses inquiétudes?

Relevant la tête, Simone protesta :

– C'est précisément parce que je suis raisonnable que je te supplie de m'écouter – et, d'une voix fébrile, elle accentua : Jacques, j'en ai le pressentiment, tu cours un grand danger.

– Moi!...

– Oui, toi.

– Mais non!

– Ce matin, contrairement à mes habitudes, j'ai lu les journaux... qui rendaient compte de l'assassinat du Louvre.

– Eh bien?...

– À peine les avais-je terminés, que je recevais ce billet.

– J'ai reçu le même hier soir...

– Et tu n'y attaches pas plus d'importance?

– Malice cousue de fil blanc!

– Comment cela?

– Hier, j'ai très bien compris que je gênais l'inspecteur Ménardier qui est chargé de cette affaire; et maintenant, j'en suis sûr, c'est lui qui aura employé ce subterfuge pour se débarrasser de moi.

– Un policier tel que lui, objecta Simone, n'emploierait pas des procédés aussi enfantins. Pour moi, cette missive est réelle. Jacques, je t'en supplie, renonce à une entreprise où, j'en ai la conviction, tu t'exposes aux plus graves dangers.

– Oh! je t'en prie... scanda le journaliste, excédé.

Bouleversée, la jeune femme s'écria :

– S'il t'arrive malheur, je ne te survivrai pas!

– Ma pauvre Simone, reprit Jacques Bellegarde, tu es une grande romanesque.

Elle n'eut qu'un cri :

– Je t'adore!

Jacques, presque malgré lui, détourna la tête. Lentement, il dégagea ses mains que sa maîtresse tenait emprisonnées

dans les siennes; puis il s'en fut vers son bureau, ouvrit un tiroir et y renferma le message que Mlle Desroches venait de lui remettre.

Celle-ci, qui ne l'avait pas quitté des yeux, murmura, accablée :

– Je sens bien que tout est fini!

D'un mouvement brusque, comme si elle rassemblait le restant de ses forces prêtes à l'abandonner, elle se leva. Bellegarde eut un geste, mais un geste vague, pour la retenir.

– Adieu... fit-elle en chancelant.

Dans ce mot, il y avait tant de détresse, que Jacques eut l'impression qu'un glas tintait à ses oreilles. Angoissé, il lui barra la route. Elle s'effondra dans ses bras.

En sentant son étreinte l'enserrer avec désespoir, son cœur battre contre le sien si précipitamment qu'on eût dit qu'il allait se briser, Jacques, envahi par une de ces pitiés d'autant plus fortes qu'elles sont la dernière flambée d'un amour qui s'éteint, ne put que murmurer :

– Calme-toi... nous allons déjeuner ensemble!

– C'est vrai? s'exclama Simone avec un sursaut de joie presque enfantine.

– Oui.

– Où cela?

– Aux *Glycines*.

Une expression de joie subite illumina le visage douloureux de la jeune femme. Jacques déposa un baiser rapide sur son front fiévreux; puis il sonna Marie-Jeanne.

– Ma canne, mon chapeau, fit-il.

Simone sortit de son sac une petite boîte à poudre et, se campant devant une glace, elle s'efforça de faire disparaître les traces du chagrin qui rougissait ses beaux yeux si tendres.

La femme de ménage revenait avec les objets demandés. Le reporter lui glissa à l'oreille.

– Surtout n’oubliez pas de demander à votre mari...

Marie-Jeanne eut un geste d’acquiescement ; puis Jacques et Simone gagnèrent le dehors.

Alors, tout en les regardant s’éloigner, Mme Gautrais grommela :

– Faut-il qu’il en ait du courage, M. Jacques, pour passer la journée avec cette raseuse et la nuit dans la salle des Dieux barbares !

#### IV

### LE RESTAURANT DES GLYCINES

Le *Restaurant des Glycines* était, au moment où se déroule cette histoire, l’établissement le plus en vogue du bois de Boulogne. Ce jour-là, à l’heure du déjeuner, il faisait un temps magnifique. Profitant des premières caresses du printemps, une clientèle très sélecte avait envahi la plupart des tables qui se dressaient dans le joli décor de verdure d’un beau jardin fleuri et ombragé.

Un homme déjà d’un certain âge, habillé avec une sobre élégance, au regard très vif sous ses lunettes à monture d’écaille, à la barbe et aux cheveux grisonnants, et qu’accompagnait une délicieuse jeune fille vêtue d’une toilette d’une fraîcheur exquise et d’un goût parfait, venait de s’installer sous un parasol. Leur entrée était passée inaperçue, même à Bellegarde et à Simone Desroches, qui, à une table voisine, venaient d’attaquer de savoureuses tartines de caviar. S’approchant des nouveaux arrivants, le maître d’hôtel tendit la carte à la jeune fille. Mais celle-ci, la remettant au vieux monsieur, fit d’une voix claire, harmonieuse :

– Commande, papa, tu t’y entends beaucoup mieux que moi.

– Entendu, ma petite Colette.

À ces mots, Jacques retourna légèrement la tête. Il ne put réprimer un léger mouvement de surprise... Il venait de reconnaître la charmante personne que, la veille, il avait rencontrée boulevard Sébastopol.

Elle, de son côté, en apercevant le journaliste, esquissa un rapide sourire; puis, baissant les yeux, tandis que son père commandait le menu, elle prit l’un des œillets semés sur la table et l’approchant de son visage, elle parut prendre un vif plaisir à en respirer le parfum. Simone, toujours aux aguets, n’avait pas été sans saisir au passage cette petite scène rapide dont aucune nuance ne lui avait échappé.

– Tu connais ces gens? demanda-t-elle tout bas à son ami.

– Pas du tout! répliqua celui-ci, en affectant un air indifférent.

– Tiens, je croyais!...

Simone se tut, rongéant son frein.

Tandis qu’on apportait les quenelles de brochet au bourgogne, Jacques ne put s’empêcher de jeter à la dérobée, à l’adresse de la jolie Parisienne, quelques furtifs regards que Simone ne manqua pas de surprendre. Alors, brusquement, les sourcils froncés, elle lança à Jacques, d’un ton bref:

– Tu es toujours décidé à t’occuper de cette affaire du Louvre?

Sans doute le vieux monsieur et sa fille avaient-ils surpris ce propos; car ils échangèrent un rapide coup d’œil, qui, pour un observateur avisé, aurait pu paraître quelque peu étrange.

Jacques, distrait, ne répondait toujours pas à la question que venait de lui poser son amie.

Celle-ci, de plus en plus nerveuse, s’écria:

– Tu pourrais au moins m’écouter quand je te parle.

Jacques tressaillit... Puis il fit, un peu gêné :

– Que me disais-tu donc ?

– Rien ! répliqua Simone, en prenant une attitude boudeuse.

Le maître d'hôtel, avec des gestes onctueux, sacerdotaux, disposait sur les assiettes les appétissantes quenelles. Bellegarde tourna légèrement la tête vers la table voisine. Colette continuait à parler à son père sur un ton de confidence. Bientôt son regard, tout pétillant de malice, s'obliqua vers le journaliste, qui accentua involontairement son sourire. Cette fois, c'en était trop. Jetant rageusement sa serviette sur la table, Simone martela :

– J'en ai assez !

Jacques, déconcerté, tenta :

– Voyons... qu'est-ce qu'il y a encore ?

D'une voix agressive, la jeune femme poursuivit :

– Parce qu'une jeune personne mal élevée te regarde avec effronterie, tu te figures tout de suite...

– Simone, je t'en prie.

– Laisse-moi... j'ai vu ce que j'ai vu, n'est-ce pas !

Jacques voulut la calmer, mais en vain. Elle se leva, et, s'emparant de son sac, toute frémissante de colère contenue, elle lança au journaliste, sur un ton qui n'admettait pas de réplique :

– Ça va... Adieu !

Et elle s'en fut, après avoir adressé à Colette un regard foudroyant... et sans que Bellegarde, littéralement médusé, eût rien tenté pour la retenir.

Au moment où il s'apprêtait à adresser des excuses à ses voisins qui, d'ailleurs, n'avaient paru prêter aucune attention à cette algarade, un chasseur survint, annonçant :

– On demande M. Claude Barjac au téléphone.

Le vieux monsieur se leva aussitôt et suivit le chasseur. Colette, demeurée seule, dirigea ses yeux vers le journaliste,

qui s'était remis à manger ses quenelles d'un air distrait et renfrogné. Sans doute subit-il l'attraction de cette âme qui déjà semblait se pencher vers la sienne; car, bientôt, son regard croisa celui de la jeune fille et il y découvrit tout à coup une expression de douceur et de bienveillance qui était comme un acquiescement tacite aux excuses qu'il n'avait pas encore eu le temps de lui présenter. S'enhardissant, il allait lui parler, mais M. Barjac revenait; et, tout en s'asseyant en face de sa fille, il lui murmura d'un air énigmatique :

– C'est pour ce soir!

D'un rapide clignement d'œil, Colette lui désigna le reporter, qui, pour se donner une contenance, vidait d'un trait son verre de graves.

Un sourire un peu narquois se dessina sur les lèvres de M. Barjac, tandis que derrière ses lunettes ses yeux avaient d'étranges pétilllements. Et Jacques comprenant, malgré tout le désir qu'il avait d'entamer la conversation avec sa jolie voisine, qu'il risquait de se rendre un tantinet ridicule, en donnant suite à un incident qui semblait apaisé, prit dans son portefeuille un pneumatique, et, à l'aide de son stylo, y traça ces mots :

Ma chère Simone,

Bien qu'il m'en coûte beaucoup de te faire de la peine, il m'est impossible de supporter plus longtemps tes scènes de jalousie, aussi ridicules qu'injustifiées.

Le maître d'hôtel s'approchait de lui, la carte à la main.

– Et maintenant, demanda-t-il, qu'est-ce que monsieur choisit?

– J'ai fini, répliqua Bellegarde. Donnez-moi l'addition.

Et il continua à écrire :



Mieux vaut donc ne plus nous revoir, puisque nous ne nous comprenons pas et que nous ne pouvons plus nous entendre. Ne m'en veux pas d'une décision que toi seule as provoquée et rendue irrévocable.

Adieu.

JACQUES

Le reporter cacheta son pneu et traça l'adresse. Un garçon apporta l'addition qu'il régla rapidement. Puis, tandis qu'on lui remettait son vestiaire, il glissa à l'oreille du maître d'hôtel :

– Pouvez-vous me dire qui sont ce monsieur et cette jeune fille qui déjeunent là-bas, à cette table ?

Le maître d'hôtel répondit :

– Je l'ignore, monsieur. C'est la première fois qu'ils viennent aux *Glycines*.

Jacques eut un dernier regard vers Colette, qui croquait, de ses jolies dents, de belles crevettes roses. Puis il s'éloigna.

Colette le suivit des yeux, et elle soupira :

– Pauvre garçon... c'est dommage ! – et s'adressant à son père, qui, délaissant les nombreux et appétissants hors-d'œuvre étalés devant lui, griffonnait sur son calepin des mots illisibles, elle fit : Tu dis que c'est pour ce soir ?

Barjac, brusquement, releva la tête.

– Je te raconterai cela tout à l'heure, fit-il d'un air grave – et, d'un ton mystérieux, il ajouta : Ici, les bosquets pourraient bien avoir des oreilles...

## OÙ L'ON ASSISTE À DES FAITS TROUBLANTS

Depuis le matin, le musée du Louvre, à l'exception de la salle des Dieux barbares, dont les portes avaient été hermétiquement closes, avait été rouvert au public qui, naturellement, s'y était précipité, dans l'espoir, d'ailleurs vain, d'y apprendre ou d'y voir quelque chose. Le mystère, en effet, demeurait impénétrable.

L'inspecteur Ménardier n'était cependant pas resté inactif.

N'ayant découvert dans le vieux palais, à la suite d'un minutieux examen, aucune trace d'effraction, l'habile limier en était arrivé à la conclusion logique que le ou les assassins de Sabarat devaient avoir un complice dans la place. Un moment, ses soupçons s'étaient même arrêtés sur Gautrais. Or, non seulement les renseignements qu'il avait recueillis sur le brave gardien étaient excellents, mais il avait encore acquis la preuve que ce dernier, au cours de la nuit du crime, n'avait pas quitté son domicile.

Donc, la piste Gautrais était mauvaise, et il était inutile de s'y attarder.

Persuadé qu'il avait à lutter contre un adversaire d'une rare audace et d'une habileté peu commune, Ménardier en était arrivé promptement à se convaincre que la première chose à faire était de rechercher d'abord comment il avait pu entrer au Louvre et en sortir avec une facilité qui tenait du prodige ; et il avait décidé de se livrer, la nuit prochaine, en compagnie de quelques agents triés sur le volet, à l'abri de tout œil inquisiteur ou de toute oreille indiscreète, à une exploration nocturne du musée. À cet effet, il avait prié M. Lavergne de lui confier les plans du palais, qu'il s'était mis à étudier avec la plus grande attention.

Jacques Bellegarde, plus que jamais décidé à élucider ce terrible mystère, avait agi de son côté.

Après être passé au *Petit Parisien* pour y prendre connaissance de son courrier, il s'était rendu au Louvre. Lorsqu'il y arriva, il était trois heures de l'après-midi. Son premier soin fut de se rendre à la salle des Dieux barbares ; mais il constata aussitôt qu'il était impossible d'y pénétrer. Deux agents montaient, en effet, une garde vigilante devant la porte d'entrée, qu'obstruait une barrière de bois improvisée, mais infranchissable.

Sans tenter de fléchir une consigne qu'il savait formelle, le jeune reporter rebroussa chemin, sans même prêter l'oreille aux propos plus ou moins abracadabrants qu'échangeaient les visiteurs ; et il résolut de se mettre tout de suite à la recherche du gardien Gautrais, comptant bien que celui-ci donnerait une réponse favorable à la requête qu'il lui avait fait adresser par Marie-Jeanne. Et s'engageant dans la galerie des Antiques, il se dirigeait d'un pas rapide vers la statue de la *Vénus de Milo*, qui détachait nettement, sur le fond noir, ses formes harmonieuses lorsqu'il s'arrêta, saisi de stupeur.

Assise sur un pliant, un album sur ses genoux et un crayon à la main, la charmante Parisienne dont il avait fait la connaissance la veille, boulevard Sébastopol, et qui, deux heures auparavant, avait provoqué, au *Restaurant des Glycines*, la colère de Simone Desroches, contemplait d'un air extasié la divine statue. Jacques eut une minute d'hésitation ; puis, s'avançant vers elle, et tout en la saluant avec beaucoup de déférence, il lui dit :

– Décidément, mademoiselle, nous sommes destinés à nous rencontrer... Je ne me présente pas, puisque j'ai déjà l'honneur d'être connu de vous.

– En effet, monsieur, répliqua Colette avec un gracieux sourire, j'ai vu votre portrait en tête de l'un de vos livres.